

CARLOS

Je ne l'ai pas revu depuis le procès, et encore, c'était de loin. Pas touché depuis les trois ans, dix mois et vingt-sept jours qu'a duré sa détention préventive. Plus de neuf semaines et deux jours pour avoir la visite depuis que le jugement est devenu exécutoire. Tout se mélange dans ma tête, ça tourne. Tu vas te faire du mal, on m'a dit, laisse tomber, il va t'embrouiller, oublie-le, il ne t'a amené que des problèmes. Fais ton deuil, il a pris vingt ans, c'est énorme.

Ils ne comprennent pas que je ne peux pas ne pas le voir. Que je préfère prendre le risque de souffrir à cause de lui les vingt prochaines années plutôt que de prendre la décision de ne plus le voir, de le laisser... C'est au-dessus de mes forces.

Aïe, ça tape dans ma tête, j'ai trop mal, je tremble. Vitamines en capsules-café-cigarettes-vitamines-cigarettes-café-cigarettes. Et du limoncello parfois. Je ne sais pas pourquoi, le limoncello. Vitamine C ? Depuis cinq jours. Et cinq nuits. J'ai l'impression d'avoir un trou dans l'estomac. J'ai l'impression d'être maigre. Que mes membres vont se casser. Je suis bien là pourtant. Chips-jus de fruit-fromage-sandwich-pizza-chocolat-fromage-glace-autre glace-chips-pain-coca-grappa. Ça c'était avant. La semaine passée. Peut-être que c'est ça au fond, être extrême dans deux côtés opposés me maintient au milieu... J'avance en équilibre. Oui sur le fil, je suis sur le fil. Je peux tomber là, tout de suite.

Non ! non, pas devant la porte. Elle est immense cette porte !

- Bonjour, c'est pour une visite ?
- Oui je vais voir Monsieur...
- Carte d'identité et autorisation s'il-vous-plaît !

Mais je n'ai rien fait moi, pourquoi il me parle comme ça ?! Je lui donne les documents demandés, tremblante.

- C'est tout droit, puis la deuxième barrière à gauche, mon collègue va vous ouvrir.
- Je... merci.

Je ne sais pas quoi dire, je me dirige vers la deuxième grande porte, l'agent qui se trouve devant est plus sympa.

- Vous allez bien madame ? Vous voulez passer direct à la fouille ou vous avez besoin de vous asseoir un coup ?
- Non, non, merci, je vais y aller.
- Très bien, c'est la porte du milieu, ici, tout droit.

Je me dirige donc vers la troisième porte, en me demandant à quoi va ressembler la fouille. Détecteur de métaux-fouille au corps par une gardienne-sac à main passé au peigne fin. Ils arrivent presque à me faire douter. Suis-je bien sûre de n'avoir rien à me reprocher ?

Ils ne trouvent rien. J'entre. Je me dis que je vais enfin pouvoir respirer, mais au même moment, une odeur indescriptible m'envahit. Mélange de cendrier froid, de pourriture, de sueur, de renfermé, de douleur. C'est donc ça, la fameuse odeur de la prison ? Ceux qui la connaissent ont raison, on ne peut pas se l'imaginer avant de l'avoir sentie. Ils disent aussi qu'à partir de ce moment, on ne peut jamais l'oublier. J'espère qu'ils ont tort.

Cette fois je tombe, je vois mon corps de haut, mais il ne réagit plus. Un nouvel agent de détention me retient, je voudrais lui dire que ça va, mais je ne peux plus parler. Ils m'allongent à même le sol, je les entends au loin, Ah, elle vient voir le Gringo, mais il était pas en sécurité renforcée ? Non, non il est sorti hier, faut aller le chercher, j'espère qu'il sera calme, allez-y à deux.

Je reprends petit-à-petit les commandes de mon corps, je m'assieds. J'entends des cris, un mélange de cris, une communication d'un autre monde et je me demande si c'est encore dans ma tête.

- Ça va mieux ? vous nous avez fait un malaise ma p'tite dame, on va vous donner de l'eau sucrée, ça ira vous inquiétez pas. Il arrive votre bonhomme, on est en train de le descendre.

J'ai toujours de la peine à articuler, je voudrais poser des questions, être rassurée, mais je ne peux pas. On m'emmène au parloir. J'entends toujours les cris. Et les coups, ça tape de partout, ce n'est plus dans ma tête. Le parloir est commun. Huit tables, quatre chaises à chaque fois. J'espère au moins qu'aucun gardien ne se posera avec nous. Il n'y a qu'une autre visite pour l'instant. On dirait un père qui vient voir son fils. Je ne comprends pas ce qu'ils se disent, mais on peut lire tellement de déception dans les yeux du vieil homme.

Je vais m'asseoir tout au fond et essaie d'imaginer leur situation pour m'éloigner de la mienne, mais mes ruminations me rattrapent. Je repense aux audiences, au moment où l'avocat de la partie civile m'a interrogée. J'ai avoué les deux ou trois claques qu'il m'a données, j'ai avoué les soirées lors desquelles il est rentré ivre. J'en ai culpabilisé des jours, des semaines, des mois. Mais je sais que ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas avec ça qu'on a pu le reconnaître coupable. Et qu'est-ce que je pouvais faire, hein ? Je ne pouvais pas mentir. Je ne sais pas s'il m'en veut. Non, il a été reconnu coupable parce que tout l'accuse, et ça n'a rien à voir avec moi... Mais qu'est-ce que je vais faire en le voyant ? Le prendre dans mes bras ? Dire quoi ? Je n'en peux plus d'attendre.

Il arrive. Plus musclé. Le visage plus dur. Je me lève. Il me serre si fort dans ses bras. Je ne veux plus qu'il me lâche, jamais. Des larmes coulent le long de mes joues, mon cœur bat si fort qu'il pourrait exploser. Je suis tellement heureuse de le retrouver, mais ai à la fois tellement peur qu'on me l'enlève à nouveau dans moins d'une heure. Bien sûr qu'on peut continuer à aimer quelqu'un qui a un jour été capable du pire. Je le respire, le touche, pour m'en souvenir toujours, comme si ma vie en dépendait.

On finit par s'asseoir. L'un en face de l'autre. On ne sait pas qui va parler en premier. Par où commencer ?

- Comment vas-tu mon amour ?

Rien qu'à entendre ses mots, ce mot, mes larmes se remettent à couler.

- Ce n'est pas important, c'est... comment vas-tu, toi ? Comment ça se passe ici ?
- Que veux-tu que je te dise mon amour ? Tu veux que je te parle des cinq types avec qui je partage ma cellule en qui je n'ai pas confiance au point de faire des nuits blanches depuis que je suis ici ? Des repas insipides qui font que je n'ai plus le sens du goût ? De ma vision qui a baissé après près de quatre ans dans ses murs ? Des cris et des coups sur les murs de tous les détenus de cette putain de prison qui me rendent fou et me donnent envie de me mutiler les tympans pour que je ne puisse plus jamais les entendre ? Mais tu sais, tout ça, je peux vivre avec, on supporte beaucoup plus, et s'adapte beaucoup mieux que ce qu'on pense. Mais il y a une chose avec laquelle je ne vais pas pouvoir vivre longtemps, c'est que je suis innocent mon amour, JE SUIS PUTAIN D'INNOCENT !
- Calmez vous au fond, sinon la visite se termine illico !

Oui, oui moi aussi je lui demande de se calmer, Je... pourquoi ? Pourquoi il me fait ça ? On m'avait dit qu'il essaierait de me convaincre. Je ne voulais pas que ce moment arrive si vite, je voulais encore qu'il m'appelle mon amour, qu'il caresse mes mains. Ses yeux ont déjà changé, ils se sont figés, me donnant l'impression qu'il regarde à l'intérieur.

- Ecoute, je ne veux pas parler de ça avec toi, je ne peux pas... je t'aime, je serai là, peut importe ce que tu as fait. Parle-moi encore de ce que tu vis, de ce à quoi tu penses, prends-moi dans tes bras. Je t'ai déjà perdu une fois, je vais être priée de quitter les lieux dans moins d'une heure, je t'en prie, profitons de ce moment, l'attente sera longue jusqu'au prochain.
- Tu les crois aussi alors ? C'est ça ? Tu les crois ? Tu crois vraiment que j'ai été capable de la tuer ?
- Arrête s'il-te-plaît. On peut tous, je crois vraiment que chacun de nous peut commettre l'irréparable. J'ai décidé d'être à tes côtés, de continuer à t'aimer malgré ça. Je serai là. Je t'aiderai à payer tes frais de justice, tes indemnités victimes, je t'écrirai, je t'enverrai ce dont tu as besoin. Je ne te laisserai pas tomber, je te le promets.

- Mais je ne veux pas de ton soutien pour ton mec assassin ! Il siffle entre ses dents serrées, son regard est spasmodique, son front se met à goutter. Tu ne comprends pas que j'ai besoin que tu me croies ?! Au moins toi ! Je refuse de payer des frais pour une victime qui n'est pas la mienne. Et tant pis si je n'ai pas de congés, ou d'aménagements de peine. J'ai juste besoin que tu me croies. Au fond de toi, tout au fond, je sais que tu sais. Je suis innocent. La seule différence entre toi et moi, c'est ton alibi. Si j'avais pu partir avec toi ce week-end là, on serait encore ensemble aujourd'hui. Et elle, elle aurait disparu quand-même. Tu dois me croire.

Il me fait presque peur, son côté mauvais et dominateur est en train de m'exploser à la figure, et à ce seul sentiment je devrais m'accrocher pour rester sur ma lignée, garder mes idées claires. Je sais de quoi il est capable, je connais son potentiel de violence. Mais je sens que je commence à fléchir. Je connais aussi ses autres côtés, les bons. Sa générosité, sa patience. Je ne l'aurais effectivement pas cru capable d'un tel déni pour la vie humaine. J'étais prête à avoir des enfants avec lui, sans crainte. Il m'est arrivé de douter plusieurs fois durant le procès. C'est vrai que ce genre d'histoire arrive, alors pourquoi pas lui ? En même temps, je me rappelle des heures d'audience, tous les témoins, même des inconnus qui affirmaient l'avoir aperçu ce jour là, tous s'accordaient à relever son comportement bizarre, agressif et fuyant à la fois. Quel intérêt auraient-ils eu à mentir ? Et les médecins, le t-shirt avec son ADN, ... Comme s'il lisait dans mes pensées :

- Je l'avais revue la même semaine, tu le sais, je t'en avais parlé. Et même si j'avais des raisons de lui en vouloir, je ne l'aurais jamais tuée. Et tu le sais.
- Arrête, je t'en prie, tu sais bien que j'aurais aimé te croire, mais que tout t'accuse. Absolument tout.
- Sauf le corps ! On ne l'a toujours pas retrouvé ! Pas de corps, pas de meurtre. Evidemment, je suis le coupable idéal. J'étais là. Sa famille m'a toujours haït. Mais il faut croire que quelqu'un lui voulait encore plus de mal que toi et moi, quelqu'un qui doit bien rire en cet instant. Tout ça, c'est un énorme complot, une immense mascarade ! Je ne sais pas qui en est le cerveau. Et peut-être que je n'en veux même pas à sa famille. On perd une fille, une sœur, et quelqu'un vous dit c'est lui, coupable idéal. Bien sûr qu'ils vont y croire, j'y aurais cru aussi, le peu de soulagement qu'on peut avoir après avoir perdu quelqu'un de façon si atroce, c'est au moins de trouver le salopard qui a fait ça, et espérer pouvoir dormir à nouveau pendant que ce fils de rien croupit en taule. Mais je ne suis pas le bon fils de rien.

Un long silence s'installe. Ses yeux sont humides. Il ressemble à un enfant. Si triste et tellement en colère, parce que personne ne le comprend. Puis il se lève, sèche la seule goutte qui s'est échappée et fixe à nouveau son regard à l'intérieur. Il est si froid que j'en frissonne. Je m'apprête à ouvrir la bouche, mais déjà il appelle un gardien pour sortir.

- Je ne veux plus que tu viennes. Pas tant que tu me continueras à me croire coupable. Je ne veux plus jamais lire ça dans tes yeux, ni l'entendre dans le son de ta voix. Un jour, j'en suis sûr, un jour on découvrira la vérité, on trouvera qui a fait ça, et c'est la seule chose qui me fait tenir ici. Ne viens plus. Ne m'appelle plus. Ne m'écris plus.

Je le vois s'éloigner. Sous le choc, je n'arrive pas à le rappeler. Je ne pleure plus. Je ne comprends pas, n'arrive pas à réfléchir. Je voulais lui dire tant de choses, comment nous allions être fort ensemble, et on peut se marier en prison, on avoir des parloirs intimes, on peut... Je ne sais plus ce qu'on peut.

Je me lève en titubant, récupère mes affaires. Re-fouille. Re-toutes les portes et re-tous les agents de détention. Je suis dehors, les cris de la prison s'éloignent, je retrouve l'air, je suis libre. Mais très vite je me sens prisonnière d'autres cris, les miens, les siens. Prisonnière d'une nouvelle question qui tourne dans ma tête, qui tape. Une obsession. Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui ?